Journellement arrivent au camp de nouveaux bataillons, la plupart des confins, de sorte que dans dix jours il y aura une concentration de 20,000 hommes. Le lieutenant-général Hayman a fixé ici son quartier-général. Le maréchal Radetzky ne tardera pas à venir pour inspecter les travaux. Vers le 15, sera ouverte la première parallèle contre Malghera. La garnison de ce fort composée pour la majeure partie de polonais, est de 2 à 3,000 hommes.»

La cérémonie de l'anniversaire de la proclamation de la République Française, qui devait avoir lieu le 4 mai, a été remise au dimanche 6 mai, par M. le général de division Aupick, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de France près la Sublime Porte.

Cette décision a été prise dans l'intérêt du commerce, afin de ne pas distraire MM. les négociants de leurs occupations journalières.

Les Français et protégés de France de résidence ou de passage à Constantinople, sont en conséquence prévenus qu'une messe solennelle sera célébrée, dimanche prochain, 6 mai, à onze heures du matin, en l'église de St-Louis, à l'occasion de l'anniversaire de la proclamation de la République.

On se réunira à dix heures et demie au palais de la légation.

Par ordonnance impériale du 2 mars :
Chevket éfendi est nommé *mouhassebedji* (intendant militaire général) du premier corps d'armée.
Rachid bey, directeur de la fabrique des pompes à feu, à l'Arsenal, est élevé au rang de capoudji-bachi du palais impérial.

Mercredi dernier, le conseil des ministres s'est réuni à la Porte, sous la présidence de S. A. le Grand-Vézir, Réchid pacha.

NOUVELLES DIVERSES.

Aujourd'hui vendredi, S. M. le Sultan accompagné de sa suite ordinaire, s'est rendu à la mosquée de Yéni-Djami, à Scutari, pour y assister à la prière de midi.

— Ainsi qu'avons l'avions annoncé, la Sultane-Mère s'est embarquée ce matin sur le bateau à vapeur de l'état, le *Taif*, pour aller prendre les eaux de Yalova. A son départ, S. A. I. a été saluée par le vaisseau-amiral de la flotte mouillée dans le Bosphore.

— Mercredi dernier, dans la matinée, S. A. le Grand-Vézir s'est rendu au palais impérial de Beylerbey et a en l'honneur de travailler avec S. M. le Sultan.

— Hier, S. A. le Grand-Vézir a donné, à sa maison de campagne de Balta-Liman, un grand dîner diplomatique, auquel ont assisté les ministres et les hauts fonctionnaires de la Porte, les représentants des Puissances, le général Grabbe, aide-de-camp général de l'empereur Nicolas, ainsi que les personnes qui composent la mission de Russie.

— Mercredi, Moukiar bey, directeur des douanes de Constantinople et capou-kéhaya du gouverneur de l'Egypte, S. A. Abbas pacha, est arrivé ces jours derniers de Smyrne où il a purgé sa quarantaine. Ce fonctionnaire est de retour de l'Egypte où il vient de remplir une mission que lui avait confiée son gouvernement.

— Il y a quelque temps, nous avons annoncé que Zarifi-Moustafa pacha était parti pour Brousse afin d'y organiser la réserve de cette circonscription militaire. La mission de ce général étant terminée, il est arrivé hier à Constantinople à bord du bateau à vapeur de l'Etat le *Tahiri Bahri*. Ce steamer était guéri de trois autres, tous cinq-cés de trois mètres de la réserve, formant un chiffre de 2,200 hommes. Des 6,000 soldats de réserve que devait fournir la province de Brousse non compris les fils uniques et ceux qui sont les soutiens de leurs familles, qu'on a laissés dans leurs foyers, il n'en reste plus à rayer que 1,500. Cette levée s'est faite avec le plus grand enthousiasme, et jamais on ne vit un pareil empressement à se ranger sous les drapeaux de la nation.

Pendant son séjour à Brousse, Zarifi Moustafa pacha a été l'objet des plus vives sympathies; il a visité, avec le plus grand intérêt, l'école préparatoire militaire du premier corps d'armée, qu'il a trouvée dans un état des plus satisfaisants. Sur la demande des principaux habitans de Brousse, Zarifi Moustapha pacha doit solliciter du gouvernement qu'un plus grand nombre d'élèves soient admis à suivre les cours de cette école.

— A bord du *Tahiri-Bahri*, arrivé hier à Constantinople, ainsi que nous venons de le dire, se trouvait Ali éfendi, membre du bureau de traduction de la Porte, qui s'était rendu à Brousse, il y a quelques jours, avec une mission du gouvernement.

— Mercredi, il y a eu soirée dansante à la mission de Russie.

— Dimanche prochain, un dîner national doit être donné au palais de la légation française, à l'occasion de l'anniversaire de la proclamation de la République.

— On écrit de Londres, le 11 avril :

« Cinq jeunes Turcs : Ahmed bey, Hassim éfendi, Rassim éfendi, Ali éfendi et Mehmet éfendi, qui ont fait leurs études à l'école royale navale d'Angleterre, viennent d'obtenir de la Reine l'autorisation de servir dans la marine de S. M. B. Ils ont été embarqués en qualité de cadets à bord de l'*Victory*, vaisseau-amiral qui se trouve actuellement à Portsmouth. »

— On lit dans le *Monitore Toscano*:

« La commission de gouvernement de la Toscane, sur la proposition du chargé du portefeuille des affaires étrangères, a révoqué le nomination du professeur Louis Victory, vaisseau de chargé d'affaires à Constantinople, et la nomination de Francesco Ghérardi Dragomanni, au poste de chancelier de la légation toscane à Constantinople. »

— Par décision de la commission de gouvernement instituée à Florence, M. le conseiller Serafini a été appelé à la préfecture, au nom du Grand-Duc, Léopold II, l'exercice de ses fonctions de chargé d'affaires de la légation Toscane, *ad interim*, auprès de la Sublime Porte.

On a été également réintégrés dans leurs postes, MM. T. Tesia et Galluzzi; le premier, secrétaire interprète, le second, capitaine du port de la même légation, démissionnaires.

— Nechet bey, directeur du bureau des passeports, qui a géré pendant environ quarante jours les affaires de la légation Toscane, a remis, hier, entre les mains de M. le conseiller Serafini, chargé d'affaires *ad interim*, les archives relatives à cette légation.

— Hier jeudi, l'exercice à feu et diverses manœuvres militaires ont été exécutés sous le commandement de S. A. le ministre de la guerre, par une partie de la garnison de la capitale, sur la place du Séraskiérat.

— Sous le titre de : *Naufrage du vapeur français* le Rhamsès, le *Portafoglio Maltese* du 26 avril, publie les quelques lignes qui suivent :

« Ce vapeur, parti d'ici lundi, pour Trapani et Marseille, est allé heurter contre les roches, à sa sortie de Trapani, s'est brisé et a coulé bas. La mer n'était pas houleuse, l'équipage du *Rhamsès* et les passagers ont pu se sauver et ont été ramenés ici ce matin, par la frégate à vapeur *Odina*.

— On lit dans la même feuille :

« Le 22, est arrivé le brick-schooner du gouvernement ottoman, le *Saja-Catera*, provenant de Tunis, ayant à son bord Baggi-Adrif éfendi envoyé ottoman près le bey de cette régence. Ce navire s'est remis en route le lendemain pour reconduire à Tunis le même personnage. »

— Le bruit a couru que le bateau de la Compagnie Rostand (*Hellespont*) a été capturé à Palerme; mais aucun avis positif n'est venu jusqu'ici confirmer cette nouvelle.

— Dimanche passé, dans la soirée, le bateau à vapeur français de station la *Vedette*, a fait route directement pour Marseille, avec des dépêches du général Aupick pour son gouvernement.

— Avant-hier au soir, le bateau à vapeur russe, le *Vladimir*, qui a porté le général Grabbe, à Constantinople, a fait route pour Odessa, avec des dépêches de cet envoyé pour son gouvernement.

— Le bateau à vapeur de l'Etat, l'*Esseri-Djédit*, est arrivé lundi de Varna, avec 518 recrues à son bord.

— On assure que Mme J. Vilmot-Medori, *prima donna* du Théâtre Naoum, doit, aussitôt après l'expiration de son engagement, entreprendre un voyage en Moldavie et en Valachie pour y donner des concerts à son bénéfice. Nous ne pouvons que féliciter ces pays de leur bonne fortune. Mme Vilmot emporte les regrets d'un public dont elle a si long-temps charmé les soirées.

— Hier jeudi, a eu lieu la représentation au bénéfice de M. Lanzoni, régisseur du Théâtre Naoum. Le spectacle composé de la *Linda*, dont le succès n'a jamais baissé, et de la charmante bouffonnerie de *Columella*, exécutée par M. Borella, avait attiré assez de monde pour faire espérer un riche bénéfice.

— Au moment où nous mettons sous presse, le courrier de Vienne, attendu ce matin, n'est pas encore arrivé.

Il vient de paraître à l'imprimerie de Saint-Benoît, à Galata, un petit livre grec, intitulé *La Croix de Bois ou Consolation des Malheureux*. Cette histoire morale, écrite en langue vulgaire, est due à la plume du chanoine Schmidt, si populaire en Allemagne, et non moins digne que Berquin d'être appelé l'*Ami de l'Enfance*. La jeunesse trouve en effet dans cette lecture facile et récréative, des conseils utiles et des enseignemens d'un grave intérêt. Elle les retient à mémoire, ne s'effacent plus et inspirent de bonnes pensées.

Le fond du sujet est la *Confiance en Dieu* et la preuve qu'elle n'est jamais déçue, pour peu qu'elle soit vive et inébranlable. Sophie, le personnage principal, est une jeune fille de dix-huit ans, orne de toutes les grâces et de toutes les vertus. Elle vient de perdre son père et sa mère, et dénuée du nécessaire, elle court au pied d'un autel se recommander à Dieu. Pendant sa prière, une riche veuve, Mme Lindia, qu'une curiosité pieuse porte à visiter la magnifique cathédrale gothique où la scène se passe, aperçoit Sophie en pleurs. Frappée de sa beauté et du récit de son malheur, elle l'emmène dans son château, l'adopte et pourvoit à l'achèvement de son éducation.

Mais bientôt la bienfaitrice, atteinte d'une maladie mortelle, s'éteint entre les bras de sa fille adoptive à qui elle laisse une dot suffisante prélevée sur son testament, avec la clause additionnelle que Sophie peut choisir un autre objet dans son riche mobilier. Les vues concilient à la jeune fille de prendre une coupe de perles, les autres l'anneau précieux qu'elle portait, etc., etc.; mais quel est l'étonnement général des héritiers de voir la modeste Sophie préférer une *Croix de Bois* que Mme Lindia tenait suspendue à sa poitrine. Elle ne dit ni mot à ses parents. Sophie répond qu'elle veut le dernier objet que baisait et mouillait de larmes sa bienfaitrice expirante.

Quelque temps après, elle épousait le fils du jardinier du château, Guillaume, jeune homme doué des meilleures qualités et élevé par Mme Lindia dans une école publique d'agriculture. Mais le malheur vient troubler leur heureux sort. Guillaume a par accident un bras rompu; il renonce à la vie agricole pour entreprendre un petit négoce. Bientôt la mauvaise foi de ses débiteurs et ensuite l'impitoyable dureté de ses créanciers ruinent le ménage. Il ne reste plus à Sophie que la *Croix de Bois* qu'elle presse de ses mains brûlantes, dans les prières qu'elle adresse à Dieu, pleine de confiance. Un des morceaux du bois se détache alors et laisse entrevoir l'éclat d'un diamant; c'est qu'un écu grossier, recouvrait, à l'insu de Mme Lindia et de Sophie, l'objet de leur commune vénération. Sophie se trouve soudain avoir en sa possession une valeur de trois mille écus ou thalers. Les dettes sont payées; le petit négoce recommence avec plus de succès, et les deux époux récompensés de leur résignation et de leur espérance, coulent ensuite des jours nombreux et fortunés.

Ce petit livre écrit d'un style net et facile est un des meilleurs qui puissent être mis aux mains des enfans des écoles. Nous applaudissons au jugement du traducteur dont le goût a su discerner cette composition remarquable. La même imprimerie s'occupe publier dernièrement d'autres opuscules propres à faciliter aux enfans grecs et arméniens les principes de la lecture et de l'intelligence du Français.

(Correspondance particulière.)

GRÈCE. ATHÈNES, 28 *avril*.—Nous sommes, depuis une semaine, en pleine crise ministérielle, par suite des dissensions survenues entre les membres du cabinet Canaris, et de celle existant entre M. Canaris lui-même et M. Bolgaris, ministre des finances. Plusieurs combinaisons se sont déjà produites sans qu'aucune d'elles ait pu se réaliser. Aujourd'hui encore, il n'est pas bien décidé que'le seront les membres du nouveau cabinet. Cependant, d'après ce qui s'est passé hier au soir à la Cour, on est presque sûr que M. Canaris conservera la présidence du conseil avec le portefeuille de la marine. En outre, M. Tzavellas remplacerait M. Mavromichalis à la guerre; M. Glarakis passerait de l'intérieur aux affaires étrangères; M. Autonopoulos, député, aurait le portefeuille de la justice. M. Calliphronas resterait à l'instruction publique et aux cultes; M. Crestitotes aurait l'intérieur; M. Balbi, les finances. Ce sont ces deux derniers candidats qui tiennent en suspens, jusqu'à cette heure, la nouvelle combinaison.

Que dire de ces changemens si souvent accomplis et n'apportant jamais aucune amélioration essentielle au système existant? De quelle année date le siècle depuis 1841? Mais on s'est fait, ici, l'habitude de changer de ministres, à des intervalles très rapprochés, et l'on a ouvert ainsi une arène à l'intrigue, à l'ignorance, à la corruption.

On ne sait pas de quelle manière lord Palmerston envisagera la nomination de M. Glarakis aux affaires étrangères, car on se rappelle, lors de nouveau ministre, dut renoncer à son portefeuille à la suite de la fameuse Note du représentant britannique à Athènes, sur les affaires de Patras. On est impatient de savoir également comment la Porte jugera un ministère dont fait partie M. Tzavellas, le chef le plus actif des intrigues qui s'ourdissent ici contre la tranquillité de l'empire ottoman.

4 heures p. m.

Depuis ce matin jusqu'à cette heure, plusieurs combinaisons ministérielles ont échoué. Il est maintenant question de cette proposée par M. Canaris, et qui porte MM. Ch. Crestitotes, à l'intérieur; Corfiotakis aux finances; Glarakis, aux affaires étrangères; mais on ne sait pas encore si cette combinaison est définitivement arrêtée.

ATHÈNES, 29 *avril*. — C'est hier, à 9 heures du soir, que le ministère a été définitivement formé de la manière suivante :

MM. Canaris président, ministre de la marine;
Glarakis, ministre des affaires étrangères;
Tzavellas, ministre de la guerre;
Chrestitotes, ministre de l'intérieur;
Calliphronas, ministre des cultes;
Chrestenités, ministre de finances;
Anionopoulos, ministre de la justice.

On lit dans le *Courrier d'Athènes* :

« Dans notre dernière feuille, nous nous sommes bornés à indiquer le chiffre total de la population du royaume, s'élevant à 983,351 âmes, d'après le recensement officiel pour l'année 1847. Ayant maintenant sous les yeux le tableau complet des répartitions des divisions, provinces, arrondissemens, nos lecteurs nous sauront peut-être gré de leur en donner le détail puisé dans le *Journal du gouvernement*.

DIVISION.

» Péloponnèse . . . . . 526,001 âmes.
» Grèce Continentale. . . . . 331,117 âmes.
» Cyclades . . . . . 126,235 âmes.

Total. . . . . 983,351 âmes.

PROVINCES.

» PÉLOPONNÈSE. Argolide et Corinthie, 107,761; Achaie et Elide, 119,126; Arcadie, 114,986; Messénie, 180,032; Laconie, 80,096. 526,001 âmes.
» GRÈCE CONTINENTALE. Attique et Béotie, 90,447; Eubée, 64, 685; Phthiotide et Phocide, 57,611; Acarnanie et Etolie, 98,374 331,117 âmes
» CYCLADES . . . . . 126,235 âmes.

ARRONDISSEMENS.

» Egine, 5,189; Mégarides, 10,890; Attique, 49,944; Thèbes, 16,459; Livadie, 14,087; Chalcis, 21,158; Xérochori, 8,575; Carpénitie, 22,646; Scopélo, 12,306; Parnasside, 21,837; Doride, 16,264; Locride, 15,483; Phthiotide, 27,027; Valto, 12,306; Vonitza et Xéromero, 17,815; Missolonghi, 12,872; Naupactie, 17,460; Trichonie, 9,634; Karvasaras, 26,787; Nauplie, 13,350; Argos, 21,408; Hydra, 12,452; Trézène, 8,348; Spezzia Hermione, 7,918; Corinthie, 35,321; Pharas, 30,953; Egialée, 11,826; Calavryta, 39,841; Elide, 38,505; Mantinée, 36,949; Kynourie, 24,854; Gortyne, 41,201; Mégalopolis, 12,329; Triphylie, 22,611; Olympie, 21,536; Pylie, 25,438; Messène, 20,930; Calamos, 18,587; Lacédémone, 34,431; Epidaure Limère, 12,748; Epidaure, 11,770; Oitylos, 25,126; Syra, 32,333; Zéa, 10,483; Andros, 20,613; Tinos, 18,877; Naxos, 21,860; Santorin, 21,128; Milo, 11,029. »

» Les fouilles du théâtre de Bacchus ont été reprises par les soins et aux frais de la société archéologique d'Athènes placer sous la protection de S. M. le roi, et tout fait espérer qu'elles amèneront la découverte d'antiquités précieuses, en rendant son éclat primitif au théâtre qui vit représenter les chefs-d'œuvre d'Eschyle et de Sophocle. Dans l'intérieur, obstrué par des masses profondes de terre, on a déjà mis à nu quelques uns des gradins sur lesquels s'asseyaient les spectateurs; on y a trouvé aussi une plaque de mosaïque très antique, évidemment œuvre remarquable d'art. La suite des travaux promet de riches trésors pour l'archéologie. »

---

avaient été enfermées dans ces demeures domestiques, et elles devaient attendre l'arrivée du corps d'armée, qui ne devait faire son entrée à Burgos que douze ou quinze heures après.

C'est ainsi qu'un détachement composé d'une soixantaine d'hommes venait de s'engager dans la rue longue mais étroite dite *Calle del Pueblo*; il était placé sous les ordres d'un jeune et bouillant capitaine.

Ce dernier précédait la petite troupe qu'il dirigeait vers le local habité par les sœurs religieuses de Sainte-Claire.

Il n'avait voulu aucun guide, et, à en juger par la rapidité de sa marche, par ses allures, comme par sa manière de faire, qui exprimait tout signe extérieur d'hésitation, on pouvait se convaincre qu'il n'était point étranger dans cette ville, dont il paraissait connaître parfaitement les quartiers et les détours ignorés.

En face du large perron qui précédait l'entrée principale du couvent, le détachement militaire s'était arrêté à la voix de son chef; une première porte avait été ouverte sans efforts et les armes déposées en faisceaux dans une galerie à l'extrémité de laquelle apparaissait la grille de fer qui défendait l'abord intérieur de la sainte maison.

Seul, le jeune capitaine s'était présenté à cette porte, où, dans un petit enfoncement et aux pieds d'un crucifix scellé dans le mur, était un vieillard à l'aspect vénérable, monté à barbe blanche, vêtu de la robe des Franciscains, qui, la tête couverte d'un noir capuce, murmurait, d'une voix rauque et monotone, ses prières et ses psaumes, tout en faisant tourner dans ses doigts les dixaines d'un chapelet brillant de vétusté.

C'était l'aumônier du couvent.

Au bruit des pas de l'officier français, le vieux moine, sans manifester la moindre émotion, le plus légèrement, avait levé lentement ses yeux éteins.

Il achevait ce verset du cantique de pénitence : *Incerta et occulta sapientiæ tuæ manifestasti mihi.*

Aux premiers mots qui furent adressés par le nouveau venu, le regard morne et terne du Franciscain s'anima tout-à-coup, et sa physionomie, jusque-là froide et impassible, prit une expression tout-à-fait singulière. Il balbutia une courte réponse à une interrogation bien précise et bien nettement formulée en pur castillan par le capitaine français; puis ils firent ensemble plusieurs pas dans le corridor sombre et voûté du cloître, dont rien n'animait la solitude, où régnait un silence muet comme celui des tombeaux.

Mais voilà que presque à l'extrémité de ce corridor nos deux interlocuteurs échangèrent encore ensemble quelques phrases dans lesquelles le vieux moine désigna à ce dernier une porte.

Cette porte était celle de l'église du couvent; l'officier l'ouvrit, bientôt le parquet de l'église cria sous ses pas, et il avança.

Derrière le premier pilier à droite, il trouva une clef suspendue; il s'en saisit ainsi que d'une petite lanterne placée non loin, en face de l'autel, et aussitôt après il revint vers le moine.

Là, une nouvelle conversation s'engagea, plus vive, plus animée, entre ces deux personnes, à la suite de laquelle le capitaine dut, sans doute, obtenir du Franciscain ce qu'il exigeait encore, car celui-ci, d'un pas rapide du doigt, par les croisées ouvertes, le fond d'un vaste et sombre jardin qui s'étendait en face d'eut, il ne tarda point à quitter son interlocuteur pour suivre cette direction.

Le vieillard, tremblant alors comme le commun des mortels, s'agenouilla quelques minutes pour se mettre et dont il n'osa espérer le pardon, tout à coup il la place où il avait été trouvé en priéres, et il se prosterna devant la croix de son modeste oratoire en frappant sa poitrine et en demandant à Dieu grâce et miséricorde.

Il y a

Presque au même instant, un homme, le capitaine commandant du détachement de l'avant-garde, traversait silencieusement le jardin désert du cloître des Claristes en passant par une longue et haute avenue de cypres.

Ses traits étaient bouleversés; il portait à la main une sorte de petite lanterne en verre semblable à celle dont on fait usage encore, en Espagne, dans les petites églises, pour éclairer, le soir, les fidèles attardés.

Il y avait comme quelque chose d'inexplicable, d'insolite dans cette mission militaire, dans cette visite à l'intérieur d'un cloître de femmes abandonné.

Cependant, arrivé à l'extrémité du jardin, l'officier s'était arrêté devant une porte rouge pratiquée dans une haute muraille noircie par le temps, qui, de ce côté, ceignait le cloître.

Au-dessus de cette porte, on apercevait les vestiges d'une inscription latine à demi effacée et l'effigie d'une croix taillée en saillie sur la pierre.

Le mystérieux visiteur porta un moment ses regards autour de lui, fit un court et rapide examen des lieux, comme pour s'assurer de ne point être surpris; puis, saisissant une clef, il l'introduisit dans la serrure, et la porte tourna sur ses gonds rouillés en laissant apparaître l'entrée d'une longue galerie souterraine noire et humide.

Alors il se mit à battre le briquet, alluma sa lanterne, et entra résolument, après avoir tiré à lui cette porte qui ne se fermait jamais que sur les morts, car c'était dans le caveau funèbre du cloître qu'il venait de pénétrer.

En se trouvant dans cet asile de paix et de silence, l'officier français parut un moment accablé sous le poids d'une douleur indéfinissable. Il y est en lui comme une lutte intérieure, une angoisse, une torture de l'âme qu'on ne peut exprimer, quelque chose qui ressemblait à ce malaise qui oppresse tout être vivant à l'approche d'un orage qui peut lui devenir fatal.

Cependant il s'enfonce dans l'espace souterrain du lugubre caveau, parmi ses doubles rangées de bières qui s'élèvent, parfait et d'aplomb, cercueils sans faste, sans signes distinctifs, où dorment d'un long sommeil les pieuses sœurs dont la vie s'est écoulée douce et calme, à l'abri des agitations et des vicissitudes d'ici-bas.

A la lueur incertaine de sa lampe, il interroge successivement chaque inscription gravée sur une petite plaque de marbre noir.

La simple point de distinction, même égalité, même simplicité; chacune d'elles porte, avec le millésime, les noms des saintes filles dont les restes mortels sont déposés là.

Enfin, arrivé vers le milieu du caveau, l'officier pousse tout-à-coup un cri aigu que répètent sourdement les tristes échos de cet asile.

C'est que ses yeux viennent de lire sur une tombe, une date récente du 8 avril 1806, et plus bas deux noms bien chéris à sa pensée : Maria Dolorès.

Plus de doute, c'est là que repose celle dont le vieux moine lui a appris la mort.

Une fois encore il veut voir et contempler des traits aimés que le laps des années n'a pu effacer de sa mémoire.

Il dépose sur le pierre sur la corniche en saillie d'une des colonnes joniques, prend le rameau de buis flétri, emblème de virginité, qui est placé en tête de chaque bière, et, à l'aide de son épée, soulève la mince planche de sapin qui couvre le cercueil.

Le mort avait, il est vrai, altéré les restes de la sainte fille, et il a la plus grande peine à reconnaître ses traits sous ces vêtements de laine auxquels sont attachés une croix et un scapulaire.

A la vue de cette femme, blanche au milieu des ténèbres, et que son imagination voit toujours jeune, belle et chaste, de cette femme qu'il a cessé d'aimer, le capitaine frissonne; il sent ses genoux se dérober sous lui.

Cependant il lutte contre l'émotion douloureuse qui le domine.

Il se penche sur ce front desséché par la mort, et un baiser brûlant paraît faire tressaillir, dans sa couche éternelle, le cadavre glacé. Puis, saisissant sa main cassée et décharnée, il passe à un de ses doigts raidis l'anneau de fiancée qu'il portait lui-même comme un dernier souvenir de l'amour qui avait rempli sa vie.

— Morte! morte! s'écria-t-il, et voilà comment je devais retrouver !... Oh! grâce et pardon si pour te voir une dernière fois, ma Dolorès, je suis venu troubler le repos de ta cendre!

Ici, par l'effet sans doute du délire de son imagination, l'officier français crut entendre un sinistre frôlement, puis comme des sons lointains et des voix confuses de femmes.

En proie à un sentiment de terreur dont il ne peut se défendre, il a hâte de fuir, de s'éloigner de cet asile où la mort règne en souveraine. Il fait quelques pas, mais il sent comme une force invisible qui s'appesantit sur lui; il veut avancer, mais vainement; il lui semble qu'un voile de fer le retient. Sa raison se trouble, sa tête se perd, et la main qui servait à guider ses pas s'échappe de sa main.

La justice de Dieu l'a donc frappé pour le punir d'avoir profané le temple du repos éternel!

Il pousse avec effort un dernier cri étouffé, et il tombe froid et inanimé sur la pierre humide du souterrain.

En ce moment on entendait le roulement des tambours qui se mêlait aux accords de la musique guerrière.

L'armée française faisait son entrée à Burgos.

Dans peu de temps, vieux moine, aumônier des sœurs claristes, que nous avons vu, déjà, sous office de l'armée française entraînant dans le caveau funéraire du couvent.

Tous trois venaient à la recherche du jeune capitaine de Saint-Maur, leur camarade, dont l'absence prolongée commençait à inspirer des inquiétudes à ses amis.

Questionné par eux, le Franciscain avait fini par avouer que, par crainte des rigueurs du commandant qui l'avait menacé de livrer le couvent au pillage, il lui avait fait connaître le lieu où se trouvait, dans les mortelles dépouilles de la sœur Maria Dolorès, le cercueil de celle qui approchait la mort, et qu'il avait ensuite, à son corps défendant, livré la clef du souterrain, en accompagnant d'ailleurs cette remise de toutes les indications nécessaires pour arriver jusqu'au lieu consacré à la sépulture des filles de l'ordre.

Et les trois officiers, munis de torches et le pistolet au poing, avaient exigé que le vieillard les dirigeât dans leur exploration.

Un cercueil dont la planche supérieure avait été soulevée appela leur attention. Le cadavre avait une main pendante, et à cette main brillait un anneau sur lequel était gravé un chiffre.

Les officiers le reconnurent, car il était pareil à la bague que Saint-Maur avait toujours soigneusement conservée.

A un pas de ce cercueil, ils heurtèrent un corps sans vie.

C'était celui d'un militaire.

Un des pans de sa capote, accroché à plusieurs des clous qui fermaient le cercueil, avaient été violemment déchiré et plusieurs lambeaux étaient demeurés suspendus à un des angles de la bière.

— Grand Dieu! s'écria l'un d'eux en approchant son flambeau de ce corps, je ne me trompe pas; voyez donc, vous autres!

— Saint-Maur! disent-ils tous ensemble.

Et ils relevèrent, en effet, le cadavre glacé du capitaine, pendant que le moine découvrait avec respect, et en se signant, le cercueil de la sœur défunte.

— Mais quelle est donc cette bière? dit, après un moment, celui qui le premier avait aperçu le cadavre.

— Cette bière, reparti le moine, renferme la dépouille de la sœur Maria Dolorès.

— Maria Dolores!... Maria, l'idole de Saint-Maur, la pensée de sa vie! Maria Dolorès, dont le cadavre est encore baiffé une fois encore au dernier soupir d'un amant désespéré!... Ah! malheur à vous, ministre de Dieu! malheur à vous, moine maudit! car sa mort a lui, voyez-vous, c'est votre damnation!

— Grâce! grâce! murmura le moine frémissant de tout autant à genoux. Obéi je prends le ciel à témoin que je n'ai fait que céder à la force, à la contrainte morale, et que j'ignorais le crime qui poussait le commandant français à exiger de moi la révélation du lieu où dormait, à côté de ses sœurs, la vénérée Maria Merenda.

— Maria Merenda!

Ce nom, en effet, gravé sur le marbre du cercueil, frappa les regards des trois officiers.

— Ce n'est donc point cette belle et noble jeune fille, Maria de Cordova, celle que jadis... Et pourtant cette bague... Voyons.

Et, à ces mots, le même interlocuteur examina les deux mains de la dame et n'y retrouva rien.

— Oh! continua-t-il, il y a là quelque chose d'impénétrable, de mystérieux, que Dieu seul peut savoir.

— Dieu seul et moi sur la terre, poursuivit le moine toujours à genoux, pour qui ces dernières paroles avaient été comme un cachet de lumière; Dieu et moi, car maintenant j'ai tout compris, et puissez-vous me pardonner le mal causé par une erreur involontaire!

Celle que vous avez nommée Maria Dolorès de Cordova existe encore, et vous avez nommée une sainte et digne femme...; mais, j'ai le répété, Dieu ne l'a point encore appelée à lui; c'est une perle qu'il nous a laissée au milieu de nos tribulations; c'est un ange du pieux troupeau qui me fut confié. Tenez, écoutez-la-bas, au loin, les voix de ces filles du Seigneur; elles prient, et avec elles celle que vous avez nommée.

En effet, ils entendirent au fond du souterrain comme une douce et lente psalmodie...

Le lendemain, une partie de nos troupes rendait les derniers honneurs au capitaine Julien de Saint-Maur; les restes mortels étaient inhumés dans le jardin du cloître de Saint-Claire; et, le même jour, les sœurs de l'ordre quittaient, à la suite de leur aumônier, la retraite dans laquelle elles s'étaient réfugiées à l'annonce de l'arrivée de l'armée française; elles venaient reprendre possession du couvent, désormais placé sous la protection de notre drapeau.

Elles étaient heureuses, car la paix leur avait été rendue, et la confiance renaissait dans leur cœur.

Une seule cependant, parmi elles, ne s'associa point à ces vives et légitimes démonstrations, et le soir elle vint, pendant de longues heures, prier sur la terre fraîchement remuée qui couvrait la cendre de l'officier français.

(Mémorial d'Aix.) E. MARTIN.